

CONTOURS DU JOUR QUI VIENT

Roman

Martine THORRE-GACHET

« Il est des vies qui restent vouées tout entières à l'irréalisé; ce qui aurait pu être et ne sera jamais » Pascal Bruckner

*« Ilo, écrivez-moi de longues lettres
Douces comme la mousse étoilée
Douces comme tout ce qui me vient de
vous.... » Madeleine (18 avril 1940)*

I

ITCLIFF

Itcliff fit glisser le coupe-papier sous le rabat de la dernière enveloppe. Il avait retiré le contenu d'une cinquantaine, mis à plat le papier à lettre parfois rayé de lignes et pas seulement lorsqu'il s'agissait de lettres d'enfants. Des dessins, des photos, des échantillons de parfums, parfois de la lingerie, des missives avec très souvent des cœurs percés d'une flèche, des traces de rouge à lèvres en forme de bouche, comme des promesses ou des blessures, il trouvait tout dans ces enveloppes. Elles étaient plus ou moins nombreuses certains jours, abondantes ou simplement nécessaires à Noël.

Il lisait tout. C'était son travail dans cette prison, enfin il fallait dire maintenant *centre de rétention*. Il était censé être surveillant, c'était son statut officiel. Il avait été affecté à plusieurs centres depuis qu'il avait réussi le concours. A quarante ans, son corps magnifiquement entretenu par des heures incalculables d'exercices barbares dans des salles de sport, sa carrure, sa haute taille, son calme, lui donnaient incontestablement des atouts pour ce métier. Les prisonniers le respectaient, les uns à cause de sa puissante stature, les autres parce qu'il savait s'imposer sans crise d'autorité. Lorsqu'il y avait un conflit entre les détenus, on appelait Itclif Limberger et il suffisait à certains de l'apercevoir pour se calmer. Son physique lui avait donné une réputation totalement usurpée. Itcliff Limberger était un imposteur, Itcliff Limberger était un romantique...

En lisant la lettre de l'épouse de Teddy Billon, il ne put s'empêcher de sourire à la bonne nouvelle : elle était enceinte et il pensa que leur dernière rencontre dans l'unité familiale avait porté ses fruits... Par contre, la mère de Thierry Videau commençait une sale maladie au nom imprononçable et son père l'en informait. Parfois, il faudrait ne pas ajouter du malheur au désespoir. Il avait beau parcourir les couloirs des prisons depuis longtemps, il savait que, la plupart de ceux qui vivaient là, y étaient pour des faits très graves, que lorsqu'ils en sortiraient, la vie à l'extérieur ne serait plus la même pour beaucoup d'entre eux. Ils ne reconnaîtraient pas grand-chose, même pas leur famille, malgré les visites et les photos. Lui éprouvait chaque fois qu'il sortait de ces murs, le bonheur de la liberté.

Il avait atterri dans ce bureau minuscule lorsque la rumeur était parvenue à ses supérieurs qu'Itcliff Limberger avait une passion pour la littérature, qu'il lisait énormément et que son physique et son mental n'étaient pas en adéquation. Les stéréotypes ayant la vie dure, le directeur de la prison de Vilandray, le fit venir dans son bureau pour vérifier que oui, les athlètes pouvaient avoir un cerveau. Il se réjouit de savoir que son écrivain favori était Romain Gary et son roman préféré « *Clair de femme* ». Il fut au comble de la satisfaction lorsqu'il apprit qu'il devait son étrange prénom à sa mère qui n'avait lu qu'un seul roman élevé au niveau d'un culte : « *Les hauts de hurle-vent* » d'Emily Brontë mais qu'elle avait écrit Eathcliff plus phonétiquement que l'auteure. Si la vie ne lui avait pas apporté le bonheur, Itcliff Lindberger n'était pas comme dans ce roman, un héros romantique torturé par la

rage, la jalousie ; par contre, il était comme lui « *de grande stature, bien bâti, taillé en athlète* ».

Il fut donc affecté à une fonction qui semblait appropriée à son goût de la lecture. Il devait lire chaque lettre que recevaient les prisonniers et chaque lettre, non cachetée, qui sortait de la prison. Parfois, il survolait les courriers car écrits d'une écriture trop petite, trop serrée, embrouillées, des phrases qui ne voulaient rien dire. Peut-être avait-il laissé passer des messages codés, l'imagination de certains détenus n'avait pas de limites. Il ne lisait que les courriers écrits en français, des traducteurs étaient chargés de déceler dans d'autres langues les prémices d'une radicalisation ou d'un prosélytisme.

Itcliff Limberger ne s'occupait que des lettres d'amour, des problèmes de famille, des angoisses et des désespoirs et cela lui convenait parfaitement. Sa mission était quand même de rechercher les symptômes d'une tentative d'évasion ou de suicide. Il s'était rapproché de certains dont les lettres lui étaient apparues particulièrement désespérées. Une surveillance accrue pour arrêter le geste fatal. Mais ceux qui avaient décidé d'en finir, y parvenaient un jour ou l'autre, au moment où l'enfermement n'était plus une option, quand la souffrance ou le remord obérait l'idée même d'une aube de plus...

Il s'intéressait particulièrement aux histoires de familles, lui qui n'en avait pas. Il avait été marié avec Jennifer, une copine du lycée technique où il était allé jusqu'au bac. Elle, elle s'était arrêtée en cours de route. Ils s'étaient mariés à vingt ans parce qu'elle était enceinte. Une histoire banale. Ils

avaient pu se rendre compte rapidement qu'ils allaient droit au naufrage, même avant la naissance de leur enfant, mort-né. Ils s'étaient séparés l'année suivante, tristes mais convaincus qu'ils vivraient mieux séparément le deuil d'un enfant qu'ils n'avaient voulu ni l'un ni l'autre... Depuis quinze ans, Itcliff avait eu beaucoup d'histoires éphémères parce que c'était son choix. Il ne se sentait pas prêt pour s'occuper de quelqu'un, il avait apprivoisé sa solitude et cela lui convenait très bien. Jusqu'au jour où Dio Estavali était entré dans sa vie de gardien de prison.

Dio. Un très bel homme. Sa beauté comme une fulgurance. La nature avait été d'une grande générosité avec lui. Son visage aux proportions parfaites, ses yeux verts menthe à l'eau, son éblouissant sourire, ses boucles noires et drues, aimantaient les regards de tous. Des prisonniers et du personnel pénitentiaire. Evidemment, certains masquèrent leur jalousie sous des quolibets ou des injures homophobes. Itcliff qui le côtoyait régulièrement sut rapidement que sa beauté s'accompagnait d'une immense gentillesse. Cet homme n'ignorait pas que son physique avait dû lui ouvrir des portes mais il n'en tirait aucune vanité. Tout juste si on n'avait pas le sentiment qu'il s'excusait d'être beau... Cet homme impressionnait beaucoup Itcliff qui l'admira davantage encore lorsqu'il lut la première lettre écrite à sa femme, Vianne, et celle qu'il écrivit à sa maîtresse, Nine Tasamance. Son style était remarquable. Sa longue écriture penchée était fluide, privilégiait les mots précieux, fouillait votre âme, provoquait l'émotion et probablement les larmes de celles à qui ils étaient destinés. Itcliff les attendait comme sûrement ces deux

femmes. Il avait fait une copie de la dernière lettre de Dio à Nine même s'il savait qu'il n'en avait pas le droit, car elle l'avait particulièrement ému.

Vianne, sa femme, lui écrivait des mots d'amour simples et émouvants qui témoignaient de son immense attachement. Elle lui donnait des nouvelles chaque semaine, parfois deux fois par semaine. Immergé dans leur vie par la nécessité de son travail, Itcliff compatissait à leurs solitudes, au chagrin de Vianne de ne pouvoir lui donner l'enfant dont elle rêvait. Dio savait trouver les mots pour la consoler, lui qui ne pouvait pas lui dire ce qu'il endurait dans cette prison.

A Nine, ses mots les plus flamboyants... Quelle femme n'aurait pas rêvé de les lire ? Elle ne possédait pas du tout le même talent que son amant et écrivait comme elle devait parler, avec une orthographe à peine maîtrisée...

La journée d'Itcliff avait commencé à sept heures, il était bientôt quatorze heures, il rangea les lettres qu'il avait lues dans un panier métallique, elles seraient distribuées par ses collègues cet après-midi. Les autres se rangeaient dans un casier, en attente. A treize heures, il fit une pause, il commençait à avoir faim, il attrapa une barre de céréales, elle lui permettrait d'attendre de rentrer chez lui pour déjeuner, il terminait son service à quatorze heures. Il déchirait l'emballage lorsqu'il s'aperçut qu'il y avait encore une lettre qu'il n'avait pas ouverte. Lorsqu'il reconnut l'écriture, il posa le biscuit et ouvrit l'enveloppe avec empressement.

Une nouvelle lettre de Nine à Dio, Dio qui avait mis fin à ses jours un mois auparavant...

Le soleil était généreux en ce matin d'avril, et il ne marcha pas à l'ombre du haut mur du pénitencier. Il fit signe au gars sur le mirador qui le salua à son tour. Le bâtiment était situé à quinze kilomètres de la ville, Itcliff s'y rendait à scooter. Il déverrouilla celui-ci, mit son casque, remonta la fermeture de son blouson, enfourcha son engin, en route pour son domicile.

Il s'arrêta à l'entrée de la ville, devant la grille d'une imposante maison. Toute personne s'immobilisant pour l'admirer, se disait cependant qu'elle avait sérieusement besoin d'un bon coup de peinture. En effet, les avant-toits et les volets étaient si écaillés qu'on ne pouvait douter qu'il s'agissait de leur peinture originelle. Une des persiennes était dégonflée, mais la maison avait une certaine allure avec son escalier arrondi qui menait à une belle porte à deux battants, surmontée d'une grande marquise. Un vaste jardin, qui avait dû être un parc, était sauvage et pas plus entretenu que la maison. Itcliff ouvrit la grille pour faire passer son scooter et le poussa sur le gravier de l'allée jusqu'au perron. Il retira son casque et sentit avec plaisir la caresse du soleil. Il avait une grosse faim et grimpa prestement la volée de marches, poussa la lourde porte, traversa l'entrée presque vide de mobilier et pénétra dans la grande cuisine. Un mur entier était couvert de placards en bois jusqu'au plafond. Un fourneau d'un autre âge servait de cuisinière et la plaque chauffante, le grand frigo, la machine à café semblaient décalés. Un vieil évier qui avait dû être blanc portait les stigmates de coups qui l'avaient bien

ébréché. Néanmoins, de cette cuisine émanait une ambiance chaleureuse avec ses murs orangés, sa large cheminée, et la lumière qui entrait par une grande fenêtre. Itcliff s'installa sur la table de ferme pour un déjeuner consistant en une omelette au basilic et un morceau de fromage de chèvre. Il aimait cette maison. Cinq ans plus tôt, il avait pu l'acheter à la mort de sa mère, grâce à la vente de la demeure de celle-ci.

Sa mère. Olga Limberger. Sa mère, gothique ou baroque, robe panthère et cheveux rouges, un jour mère poule, disparaissant la semaine suivante pour quelque temps sans donner de nouvelles, mais après avoir rempli le frigo pour que ses fils puissent manger... Cette mère bipolaire, vulgaire et aimante qui semblait parfois avoir l'âge de ses enfants, sautant avec eux dans les flaques d'eau, ne disant rien quand ils étaient couverts de boue, pouvait les nourrir de chamallows grillés et ne pas manquer un rendez-vous parents-professeurs. Il aimait cette mère instable dont cependant il avait honte. Les enfants sont cruels et Itcliff avait dû se battre souvent lorsqu'il ne pouvait plus supporter les insultes que provoquaient les tenues et les maquillages extravagants de sa mère. Les enfants n'aiment pas être stigmatisés, ils préfèrent se fondre dans le groupe sous peine de représailles. Itcliff et son frère, Solal, dès l'école primaire, apprirent à défendre leur mère qu'ils pouvaient aussi critiquer violemment. Ils n'avaient pas le même père, Itcliff était roux, Solal était métis. Ni l'un ni l'autre n'avaient connu leur père, celui d'Itcliff avait quitté Olga avant sa naissance et n'ayant que trois ans à la naissance de son frère, il n'avait aucun souvenir qu'un homme fût là pour aimer leur mère. Les gamins s'élevèrent donc sans

images d'hommes, Olga étant fille unique de parents avec lesquels elle était fâchée depuis ses dix-huit ans. Elle avait été une nomade du travail, multipliant les petits boulots qu'elle avait du mal à garder, bénéficiant du maximum des aides sociales données par l'Etat. Parfois, elle partait pour suivre un amant, les voisins veillaient sur les petits, mais elle revenait toujours et c'était alors une fête. Quelques hommes étaient venus faire des crises d'autorité, tentant un soupçon d'éducation, mais ils n'étaient pas restés, Olga était allergique à toute vie ordonnée et banale. Elle vivait sur la crête de ses folies et les abattements spectaculaires de ses déprimés. Ses fils avaient poussé dans ses excès, son désordre et ses bouffées d'amour. Quelques années plus tôt, un homme généreux s'était attaché à elle ; juste avant de mourir, il lui avait acheté une grosse maison carrée, sans charme, dans laquelle ses fils devenus adultes, n'avaient jamais vécu.

Une grosse voiture de luxe fracassa Olga un jour où, pour une fois, elle traversait lorsque le feu était vert. Sa silhouette d'adolescente moulée dans un jean clouté gisait sur le sol, à côté de l'un de ses escarpins à semelle rouge. L'assurance du chauffard ne put qu'être généreuse devant l'évidence de son erreur fatale et de son taux d'alcoolémie. Les fils Limberger héritèrent d'une part, de la maison de leur mère qu'ils s'empressèrent de vendre, et d'autre part, d'une belle somme d'argent chacun, « préjudice moral » indiquait un des visas du jugement.

Sa mère manqua à Itcliff. Cette mère imprévisible et fantasque dont il eut souvent honte, lui avait donné de l'amour à travers ses folies et ses failles.

Il avait donc pu acheter cette grande maison qu'il n'avait cependant pas les moyens de rénover entièrement. Mais il put lui offrir une nouvelle toiture. Il y faisait quelques réparations sporadiques lorsqu'elles devenaient inévitables. Mais il s'y sentait bien, en sécurité. Il n'occupait que peu de pièces, le rez-de-chaussée avec la cuisine, le grand salon et la chambre la plus vaste. Il y avait encore trois pièces et une salle de bain vétuste à l'étage. Lorsque des amis ou des collègues venaient chez lui, ils s'étonnaient de la taille de cette maison pour lui qui vivait seul et s'inquiétaient de sa facture de chauffage. Itcliff leur expliquait que les cheminées dans chaque pièce remplissaient leur office et que couper le bois était pour lui un excellent complément à ses exercices physiques quotidiens.

Cet après-midi-là, tout en préparant ses affaires pour se rendre à la salle de sports, il repensait à la lettre de Nine. Elle s'étonnait du silence de Dio. Evidemment, l'administration qui ignorait la vie sentimentale non officielle des détenus, ne l'avait pas informée de la mort de son amant. Ce n'était pas une lettre très tendre, elle lui demandait une fois de plus pourquoi elle n'avait pas reçu le virement mensuel sur son compte comme il le faisait depuis la naissance de leur fille. Elle lui promettait de lui amener prochainement la petite, mais Narbonne plage était à deux heures de voiture du Muret, plus le retour, cela faisait quatre heures avec une enfant de dix-huit mois dont le sommeil était aléatoire. Elle n'avait pas utilisé ce mot mais avait écrit *tu sais comme son sommeil est galère et comme elle est chiante en voiture...* Elle était venue une seule fois pour lui présenter sa fille, Jane, mais depuis,